

"C'est une grande folle que de vouloir être sage tout seul".  
—La Rochefoucauld.

# LE CANADIEN D'OTTAWA

"Ne dites jamais du mal de vous; vos amis en diront toujours assez."  
—Talleyrand.

OTTAWA, VENDREDI, 29 MAI 1925.

## Pas de successeur à M. McMurray

La démission de l'hon. M. McMurray, comme procureur général n'a pas évidemment une grande signification politique. M. McMurray a quitté le cabinet pour des raisons d'ordre privé et professionnel. Mais cette démission fournit au gouvernement une belle occasion de sonder l'opinion publique en nommant un successeur au démissionnaire.

M. King, disait-on le jour même du départ de M. McMurray songerait à fusionner ce ministère avec celui de la Justice.

Mais pourquoi pas nommer un successeur? Le premier ministre, on s'en souvient, quand il a fait entrer M. McMurray dans le cabinet a insisté sur le fait qu'il rendait par là justice à la province du Manitoba en lui donnant un représentant dans le cabinet.

Si cette raison était bonne, et elle l'était assurément, pourquoi ne pas nommer M. Hudson qui est aussi du Manitoba.

Mais il faudrait faire une élection. Et cette seule nécessité empêcherait M. King de nommer un successeur à M. McMurray.

Et ce ne sera pas la première fois que M. King aura prouvé qu'il craint plus que tout autre chose de consulter l'électorat.

## M. Lapointe n'a pas dit la vérité

Certains orateurs libéraux, dont l'hon. M. Ernest Lapointe, établissent une comparaison entre le quotient d'impôt en Angleterre et au Canada pour affirmer que les Canadiens sont peut-être les moins taxés de tous. Comme on l'établit cette comparaison est fautive et M. Lapointe, aussi bien que tout autre le sait. C'est ainsi qu'ils disent, par exemple, qu'en Angleterre la taxe per capita est de \$80 alors qu'au Canada elle est de \$40.

Si cette comparaison était juste il faudrait en bonne logique conclure comme M. Lapointe mais cette comparaison est fautive et trompeuse. M. Lapointe le sait et nous n'avons pas la prétention de rien lui apprendre en établissant une juste comparaison entre la taxe en Angleterre et celle du Canada.

L'anglais est taxé au taux de \$80 et cela comprend tout le fardeau de l'impôt puisqu'en Angleterre il n'y a pas de régime provincial de taxe comme au Canada.

L'an dernier le gouvernement fédéral percevait environ \$350,000,000 de la taxe soit environ \$38 par capita. Mais en même temps le gouvernement provincial (en Ontario) percevait pour sa part \$40,400,000 soit \$13 par capita. Enfin la taxe municipale et scolaire prélevait \$90,000,000 soit \$30 par capita.

Ce qui veut dire que le citoyen d'Ontario a dû payer une taxe de \$81. Pour une famille de cinq cela représente un déboursé de \$401 par année soit, en moyenne, le cinquième du salaire annuel.

Pendant la dernière décennie la taxe municipale et scolaire a augmenté de \$38,500,000 à \$88,500,000 et la dette en Ontario a augmenté de \$191,000,000 à \$357,000,000. Et pendant la même période la dette publique du Canada a fait un bond de un billion depuis la guerre.

Cette situation financière assez grave alarme tous ceux que l'avenir économique du pays préoccupe. Il est vraiment surprenant de voir les orateurs libéraux et M. Lapointe tout premier, cacher la situation et faire croire aux contribuables que le problème de la taxe n'existe pas pour le Canada.

Ailleurs, pourtant, on allège ce fardeau. L'Angleterre, en dépit de ses lourdes obligations, est déjà parvenue à réduire considérablement sa dette et la taxe anglaise diminue chaque année d'une façon sensible.

Depuis la guerre les Etats-Unis ont payé \$5,000,000,000 sur leur dette et réduit la taxe per capita de \$54 à \$27 soit de moitié. L'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Sud-Africain ont aussi diminué considérablement leur dette et leurs taxes.

M. King, en trois ans, a augmenté nos obligations de \$200,000,000.

M. Lapointe se trompe étrangement en cherchant à cacher ces faits et le contribuable qui paie toujours de lourdes taxes refusera de le croire s'il persiste à dire que le Canada n'a pas de problème d'impôt et qu'il est le moins taxé de tous les pays.

## Parole injuste de M. Béland

Le docteur Béland a récemment comparé l'ouvrage des conservateurs au Canada à la destruction et à la violence des Allemands en France. Le docteur devrait savoir quelque chose au sujet des Allemands. Il devrait aussi savoir quelque chose des conservateurs. Laissons-nous voir s'il est loyal ou même honnête. L'administration conservatrice, (1) a fait tout en son pouvoir pour obtenir la libération du docteur Béland; (2) a vu à ce qu'il ne fut pas opposé aux élections pendant qu'il n'était pas au pays; et (3) a payé le plein montant de ses indemnités de session pendant toute la durée de la guerre, malgré qu'il n'en a pas gagné aucune partie il a reçu de la sorte \$10,250.

On espère que nos concitoyens anglais ne seront pas persuadés que ceci est un bon exemple du caractère canadien. Le canadien n'est pas un ingrat, et il donnera toujours, même à un adversaire politique son propre dû.

Comme exemple, le Très Honorable sir Wilfrid Laurier en 1916 a dit aux Chambres des Communes, (p. 838 Hansard français.)

"Je suis tenu de déclarer que mon très honorable ami", (référant à sir Robert Borden) "le ministre et le gouvernement anglais ont fait tout ce qu'il était possible de faire pour le docteur Béland."

Et encore, en 1918, l'honorable Rodolphe Lemieux a ainsi parlé: (p. 2007 Hansard français.)

"En toute justice, pour le très honorable premier ministre" (référant à sir Robert Borden), et pour sir George Perley, je dois ajouter que depuis l'internement de notre cher collègue, le Dr Béland, le premier ministre et le gouvernement ont fait tout leur possible pour obtenir sa mise en liberté."

Non, la gratitude du docteur Béland n'est pas caractéristique du Canadien-français.

## Et l'expérience au fédéral?

En marge des prochaines élections provinciales en Saskatchewan le "Canada" de Montréal, journal libéral écrit:

"L'expérience progressiste dans l'Ontario, et même dans l'ouest, n'a pas été encourageante: et les progressistes semblent plutôt préparés à faire de l'opposition que de l'administration. Les électeurs de la Saskatchewan semblent satisfaits du régime libéral; et si l'on en juge par la nomination, la victoire du gouvernement Dunning est assurée. Ce qui sera plus intéressant pour nous, ce sera d'évaluer ensuite quelle sera l'influence FÉDÉRALE de ce verdict."

Ce qui sera plus intéressant encore, mais le Canada se garde bien d'en parler, sera de connaître aux prochaines élections le résultat de l'expérience progressiste-libérale au fédéral.

Pour le moment il est tout de même intéressant de voir les libéraux combattre les progressistes en Saskatchewan tandis qu'au fédéral M. King, pour se maintenir au pouvoir leur fait, chaque année des concessions pour extorquer quelques votes.

Espérons que cette "expérience" aura le même résultat que celle dont parle le "Canada".

## EN MARGE DE L'ACTUALITÉ

Le malheur est peut-être le prix du bonheur.

Certains gens passent le temps à le tuer.

On a souvent tort de la façon dont on a raison.

Méfie-toi des conseils mais suis les bons exemples.

Quoique l'on fasse on ne peut rire au nez... des absents.

Deux ennuis, en compagnie, font souvent une agréable distraction.

Deux "oui" c'est le mariage; un "oui" et un "non" c'est la vie de ménage.

Quand une femme s'intéresse à la vie d'un homme c'est qu'elle l'aime ou le hait.

La femme ne voit jamais ce que l'on fait pour elle; elle ne voit que ce qu'on ne fait pas.

Les sept vaches maigres en mangeant les sept vaches grasses n'ont pas mangé de vache engragée.

Payer ce qu'on doit est le meilleur moyen de ne pas s'exposer à payer un jour plus que son dû.

Il n'est pas bon de tout dire à sa femme. Il est préférable de lui laisser le plaisir de découvrir des petites choses.

A son mari distraît elle crie: —Le bébé vient de boire l'encens de l'encrier que dois-je faire? —Ecris avec un crayon.

Il est assez étrange que l'on croit plus à la sincérité des gens quand ils nous injurient que quand ils nous complimentent.

"J'étais nul pour rester jeune, et j'ai eu l'avantage de m'en apercevoir, le jour où j'ai cessé de l'être." — G. Courteline.

La consolation d'Adam a dû être de penser qu'il n'a pas été le premier à tomber et celle d'Eve de n'être pas tombée... seule.

Certains personnes ne peuvent nous tromper non pas tant parce que l'on sait quand elles disent la vérité mais parce qu'on les devine toujours quand elles mentent.

**Trop court**  
—Perdu mon petit? Pourquoi n'as-tu pas tenu la jupe de ta mère?  
—Je ne pouvais pas l'atteindre.

Question: Est-ce que je devrais permettre à mon ami de m'embarquer en auto?  
Réponse: Certainement non. Existez toujours que l'auto soit arrêté.

Un journal américain dit que les femmes conduisent le monde en l'an 2000. Pour être entièrement juste le journal aurait dû ajouter "comme aujourd'hui".

Question: Mon amie est très riche, dois-je l'épouser pour son argent?  
Réponse: Certainement non. Trouvez une autre raison.

Pourquoi donc, dans un groupe de femmes bavardant comme des perroquets la conversation cesse-t-elle aussitôt qu'un monsieur s'approche?

Le mot "orgue" étant masculin au singulier et féminin au pluriel on doit dire en bonne logique: "Cet orgue est le plus beau des plus belles". Et voilà!

"De deux choses l'une: ou X... me se rappelle plus m'avoir prêté de l'argent, ou il croit que je ne me rappelle plus lui en avoir emprunté, et dans un cas comme dans l'autre, je ne paierai pas ce que je dois."

**Des noms**  
Un journal américain relève les noms de villes suivants aux Etats-Unis: Good Night, Oklahoma, Good Luck, Kentucky; Rain, Kentucky; Love, Arkansas; Love Station, Missouri; Sleepy Eye, Minnesota.

Question: Je gagne \$18 par semaine et mon amie en gagne \$26. Est-ce qu'elle devrait cesser de travailler si je l'épouse.  
Réponse: Non. Epousez-la et cessez vous-même de travailler puisque vous gagnez moins.

Question: Ma femme s'indigne parce que je dors quand elle parle. Que dois-je faire?  
Réponse: Dormez. Vous avez besoin de huit heures de sommeil par jour.

Lui:—J'ai presque envie pour vous faire peur de faire balancer la chaloupe.  
Elle:—Un jeune garçon a déjà cherché de me faire peur de cette façon et la chaloupe a chaviré.  
Lui:—Qu'avez-vous fait?  
Elle:—J'ai nagé jusqu'à terre et je suis allée avertir le coroner.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

### Manie pour gens distingués.

La kleptomanie (manie du vol) a été découverte par le médecin français Magnan. Je ne saurais vous dire si, ce jour-là, le juge d'instruction voulait enlever une cliente à Magnan, ou si Magnan chipa une cliente au juge d'instruction. Toujours est-il que la dame, qui était une dame du monde, dicta son diagnostic au médecin, suivant la coutume du client privilégié qui veut aller à Vichy ou sortir de prison. La dame, qui avait dérobé un coupon de soie dans un grand magasin, trouva la bonne formule: "Ça a été plus fort que moi." Le docteur traduisit:

"Impulsion irrésistible... donc impulsion morbide." Avec aisance et facilité, il tira du grec le mot "kleptomane", et le juge d'instruction lui abandonna sa cliente, car c'est un cas justiciable de la pathologie interne, et non pas une espèce justiciable du tribunal correctionnel.

La nouvelle maladie se fit sentir exclusivement parmi les gens du monde, où elle eut un succès fou. Les symptômes sont devenus classiques: démangeaisons dans les doigts, besoin impérieux de prendre quelque chose, sueurs froides et battements de coeur au contact de l'inspecteur du magasin; puis période de rémission jusqu'à l'accès suivant.

—Deux femmes forment une assemblée; trois, un enter.  
—La tête de la femme est vide comme la bourse du Tartare.  
—Chez la femme et chez l'homme, les larmes ne coûtent pas cher.  
—LA où le diable n'arrive pas à pénétrer, il envoie des femmes.  
—Secoue ta femme comme un arbre fruitier.  
—Plus tu battras ta femme, meilleur sera ton foyer.

La dame aux yeux Roentgen  
C'est ainsi qu'on surnomme, à Budapest, Mme Vary, médium dont les yeux ont, assure-t-on, le mystérieux pouvoir de voir, à travers le corps humain, l'anatomie qu'il recouvre et de discerner les troubles dont celle-ci est l'objet.

Ces facultés lui furent révélées, un jour, où, recevant un avocat à dîner, elle aperçut, soudain, à travers son enveloppe charnelle les signes d'une affection cardiaque. Presque en même temps, l'image d'un grand médecin lui apparut et lui suggéra le nom même de la maladie et la médication à employer.

De nombreux malades se présentent chaque jour chez Mme Vary, qui lit en eux, et les guérit, parait-il, quand la guérison est possible.

La science officielle réserve encore son opinion sur ces prodiges ses facultés.

**LE BIEN DU PAYS**  
Quand aurons-nous les élections? Le premier ministre ne s'est pas compromis. Il a signifié à l'opposition sa volonté de raccourcir les débats et de mener les choses rondement, mais il n'a pas dit si les élections auront lieu à l'automne prochain ou seulement dans un an. Maintenant qu'il a pu rallier à lui un groupe de progressistes, il est possible qu'il ne se hâte point. Cependant, à tort ou à raison, l'on s'attend, d'un bout à l'autre du pays, à des élections générales. En définitive, ce serait pour le bien du pays. Il vaut mieux tirer la situation au clair. Des élections, surtout si leur résultat est décisif, nous fixeront pour quatre ans au moins.

—Le "Nouveliste".

**LE SILENCE**  
"Si M. King savait se taire aussi bien qu'il sait parler."  
—"L'Événement".

**LE BIEN DU PAYS**  
Quand aurons-nous les élections? Le premier ministre ne s'est pas compromis. Il a signifié à l'opposition sa volonté de raccourcir les débats et de mener les choses rondement, mais il n'a pas dit si les élections auront lieu à l'automne prochain ou seulement dans un an. Maintenant qu'il a pu rallier à lui un groupe de progressistes, il est possible qu'il ne se hâte point. Cependant, à tort ou à raison, l'on s'attend, d'un bout à l'autre du pays, à des élections générales. En définitive, ce serait pour le bien du pays. Il vaut mieux tirer la situation au clair. Des élections, surtout si leur résultat est décisif, nous fixeront pour quatre ans au moins.

—Le "Nouveliste".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

**LA RÉHABILITATION DE NÉRON**  
et de Catiline.  
Voilà deux jeunes auteurs italiens, Mario Trozzi et Carlo Passali qui se sont mis en tête de réhabiliter Catiline et Néron. Passe encore pour Catiline, c'était un excellent père de famille qui fut, parait-il, colonnisé par Sallustre aux moeurs dissolues et par le bavard Cicéron. Il était l'idole de la jeunesse et tout le monde aristocratique de Rome brûlait pour ce tribun qui défendait la cause de la veuve et de l'orphelin. C'est du moins ce qu'affirme M. Trozzi.

Mais Néron? Il est plus difficile à laver. C'était, nous dit-on, un grand poète. Il n'a jamais incendié Rome, et loin d'être l'ennemi des chrétiens, il a fait exécuter Pilate parce que Pilate avait laissé crucifier Jésus...

Des preuves! des preuves! des preuves!... M. Pascal avoue cependant que Néron a fait assassiner sa mère, mais il affirme qu'elle le méritait cent fois. C'est possible, mais ce n'est pas une excuse.

—L'Événement".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

## COMMENTAIRES DE LA PRESSE

### DISCOURS SANS VALEUR

Un député de la région de Québec a prononcé dernièrement un discours à la Chambre des Communes, au cours duquel il a essayé de faire servir les statistiques du commerce contre l'idée protectionniste. Il a constaté que le commerce du Canada avec les Etats-Unis augmente, en dépit d'une double barrière tarifaire, cependant que le commerce du Canada avec la Grande-Bretagne diminue, bien que les relations commerciales entre nous et la métropole soient rendues relativement faciles par une préférence tarifaire d'une part et le libre-échange d'autre part.

Cet argument ne démontre qu'une chose: c'est que la logique n'est pas le fort de son auteur. Si les chiffres cités sont vrais, ils établissent simplement l'imminence du danger que comporte pour un jeune pays le voisinage d'un peuple à la fois riche, puissant et actif. En dépit du tarif, les Américains font plus d'affaires avec nous. On devrait donc comprendre que, sans protection douanière, notre marché serait inondé de produits américains. Morale: élevons encore le tarif et assurons une protection plus efficace à nos producteurs.

—L'Événement".

**LES ÉLECTIONS**  
Le rédacteur de l'"Événement" nous fait part d'une entrevue avec M. Jules-Edouard Prévost, M.P., au sujet du prochain appel au peuple. "Croyez-vous aux élections fédérales à l'automne?" aurait demandé le journaliste. "La députation, comme le cabinet du reste, est divisée sur ce point", répondit M. Prévost. "Le résultat des élections provinciales de Saskatchewan et dans les provinces maritimes pourrait influer sur la décision de M. King."

—L'Événement".

**LE BIEN DU PAYS**  
Quand aurons-nous les élections? Le premier ministre ne s'est pas compromis. Il a signifié à l'opposition sa volonté de raccourcir les débats et de mener les choses rondement, mais il n'a pas dit si les élections auront lieu à l'automne prochain ou seulement dans un an. Maintenant qu'il a pu rallier à lui un groupe de progressistes, il est possible qu'il ne se hâte point. Cependant, à tort ou à raison, l'on s'attend, d'un bout à l'autre du pays, à des élections générales. En définitive, ce serait pour le bien du pays. Il vaut mieux tirer la situation au clair. Des élections, surtout si leur résultat est décisif, nous fixeront pour quatre ans au moins.

—Le "Nouveliste".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer."  
—Parlez-vous français ou anglais? demanda l'un d'eux.  
—Je parlerai français.  
—Oh! tant mieux, je suis bien content, dit le journaliste.  
—Et pourquoi?  
—Oh! c'est difficile à dire... mais voici: Un jour, M. Poincaré est venu ici et a parlé anglais. Alors, je n'ai pas bien compris. S'il avait parlé français, j'aurais tout compris.

—L'Événement".

**LES LANGUES ÉTRANGÈRES**  
Le soir de l'arrivée de M. Calliaux à Paris, pour la formation du ministère, il fit tout de suite entouré de photographes et de journalistes de toutes nationalités. Il se prêta complaisamment aux exigences des premiers, mais ne dit aux seconds que des banalités. Toutefois, il s'entretenait assez longuement avec les journalistes anglais: il prenait visiblement plaisir à leur montrer sa parfaite connaissance de leur langue.

On leur demanda ensuite comment il parlait l'anglais et leurs opinions furent partagées.

Sur quoi, M. Klutz, qui ne fait pas partie du cabinet, conta cette anecdote:

"J'étais à Londres et je devais faire une conférence au Carlton Club. Le matin de la réunion, des journalistes vinrent m'inter interviewer